

A blue car is shown from a side-rear perspective, driving on a paved road that curves through a dense forest. The scene is bathed in the warm, golden light of a sunrise or sunset, with long shadows cast across the road and the trees. The sun is positioned low in the sky, creating a strong lens flare effect. The car's side mirror and door are visible in the foreground on the right.

**Mélissa Perrot-Marquez**

# **Une si belle matinée**

## Une si belle matinée

Une magnifique journée d'été commençait sur la route, un léger vent passant par la vitre baissée. Le soleil, montant dans le ciel d'un bleu parfait, étirait l'ombre des platanes de chaque côté de la Départementale. Déjà, le thermomètre du tableau de bord indiquait vingt-trois degrés et les températures allaient continuer de grimper au fil des heures et des kilomètres, à mesure qu'ils s'éloignaient de la capitale pour le sud de la France où ils avaient loué un appartement pour les vacances.

Virginie aimait le mois d'août. Peut-être parce que, durant l'enfance, il s'agissait des dernières semaines avant la rentrée et qu'il fallait donc en profiter davantage. Et elle aimait plus particulièrement passer ses vacances près de la mer, ce qu'elle avait très souvent fait, bien souvent sous une tente. Olivier, quant à lui, ne prisait pas le camping. Plus depuis l'adolescence en tous cas, et il se trouvait plus éloigné de cette période de jeunesse que ne l'était Virginie. Il avait donc réservé une location tout confort, avec un petit jardin équipé d'un grand barbecue de pierre, qu'il connaissait bien pour y avoir déjà séjourné. Virginie, moins attachée aux agréments matériels, se moquait bien du lieu dans lequel elle dormirait pourvu que la plage soit accessible à pied. Elle imputait à leur différence d'âge d'une vingtaine d'années les petites exigences de son compagnon, même si avoir sa propre douche était effectivement un luxe appréciable.

Comme elle n'avait pas le permis, c'est Olivier qui avait décidé du départ en ce dimanche matin car les prévisions en matière de trafic sur les grands axes promettaient une certaine fluidité. De Paris à ce village

près de Marseille, le chemin était suffisamment long pour ne pas perdre de temps à s'asphyxier dans les bouchons... ou pour que Virginie se mît à trainer, persuadée d'avoir oublié quelque chose d'essentiel.

C'était peut-être pour cette raison qu'Olivier était irrité au volant : la circulation, plus qu'agréable, ne pouvait être prétexte à la colère. Ça, ou autre chose... Il était un peu soupe au lait malgré sa jovialité apparente, et elle se félicita soudainement de ne jamais avoir accepté sa proposition de vivre avec lui. D'ailleurs, il s'agissait là du sujet généralement abordé lors de leurs disputes. Lors de leur querelle de la veille encore, par exemple.

Mais après tout, il faisait un temps superbe et ils partaient au bord de la Méditerranée : la bonne humeur lui reviendrait sûrement plus loin sur le trajet, devant les paysages et les lumières changeantes. Virginie avait hâte de sentir l'air iodé et les embruns sur son visage, de se dorer sur une plage. Il lui semblait déjà respirer le parfum de lavande dans l'air, qu'elle associait invariablement à la Provence, et celui de fleur de tiaré sur sa peau.

Pour le moment, ils avaient à peine quitté l'Île-de-France, redécouvrant le plaisir de pouvoir observer l'horizon sans tours de béton, où s'étaient de larges champs. C'était reposant de voir cette campagne, même si proche de Paris, de sentir l'oxygène purifié par la fenêtre ouverte. Virginie se laissa aller au dépaysement tandis qu'Olivier alluma le poste de radio pour écouter les infos mais la réception étant mauvaise, il l'éteignit rapidement.

Son agacement ne s'estompait pas : la brusquerie de ces quelques gestes ne trompait guère, et cette ambiance maussade commença légèrement à gagner Virginie qui sortit une cigarette de son sac à main.

Il est vrai que leur entente déclinait depuis quelques mois et les difficultés à exprimer chacun son point de vue dans le calme les faisait souvent se disputer.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Tu as l'air énervé et je me demande bien pourquoi. La journée est belle, il n'y a pas une voiture sur la route, et je ne crois pas avoir dit ou fait quoique ce soit pour te mettre dans cet état de nerfs.

— Il ne se passe rien. Comme d'habitude. Rien du tout. Non, toi tu ne dis jamais rien. Toi, tu ne fais jamais rien...

Olivier marqua un temps de silence puis reprit en marmonnant.

— Pas pour nous en tous cas. En ce qui te concerne, toi et ta petite vie, là oui, tu sais faire des projets. Mais pour m'y inclure...

C'était reparti pour un tour ! Coincée dans l'habitacle qui filait vers les Bouches-du-Rhône, une sensation d'oppression affaiblit soudainement ses jambes et Virginie dut faire un effort pour ne pas laisser ses mains trembler de manière trop évidente. La jeune femme connaissait bien le ton employé par Olivier : dans sa voix, se dissimulait derrière les critiques un sentiment d'être la victime et d'avoir à le décrier. On pouvait aussi y déceler sa certitude de posséder la juste, la vraie, la seule et unique vision des choses, et aussi une pointe de manipulation imperceptible pour qui ne l'aurait pas connu intimement.

— Ne dis pas n'importe quoi ! reprit Virginie. Ce séjour, c'était un projet que nous avons fait à deux, non ? Pourquoi faut-il toujours que tu gâches l'instant avec des broutilles passées ou en me reprochant ne pas parler d'avenir ?

— Que *je* gâche l'instant ? Tu n'y es même pas, dans l'instant ! Tu restes dans ta tête, tu ne partages rien, ni tes pensées ni ton quotidien !

— Mais je suis avec toi, là ! Je profite du soleil, de l'air ! C'est toi qui fais la tête ! J'étais contente de partir avec toi en vacances mais je commence à me dire que j'aurais mieux fait de rester chez moi !

Elle n'y comprenait plus rien : ce matin, au réveil, il avait été charmant, semblant avoir oublié leur petite altercation de la veille, et voilà que ça le reprenait ? Il ruminait et se torturait l'esprit au lieu de se réjouir de ces semaines à venir en tête-à-tête. Pourquoi fallait-il toujours qu'il ait quelque chose à lui reprocher ? Ses absences, ses distances et son indépendance étaient sujets de discorde, et dernièrement, la présence même de la jeune femme ne suffisait plus à apaiser les angoisses d'Olivier.

— Ah ! Chez toi ! pesta-t-il. Parlons-en ! Qu'y a-t-il de si attractif chez toi ? Qu'y a-t-il que tu ne trouverais pas chez moi ? Ça fait des mois que tu dis n'être pas prête, en as-tu seulement envie ?

Sempiternelle ritournelle, toujours les mêmes accusations, comme s'il était impossible d'aimer quelqu'un sans vivre sous le même toit. Dans ces moments-là, il semblait à Virginie qu'il n'y avait aucun amour dans cette relation, quelque affection, certes, que le besoin de domination d'Olivier finissait par affadir. Peut-être, en effet, n'avait-elle aucune envie de lier son quotidien à celui de cet homme contrôlant. Elle avait vingt-cinq ans,

lui quarante-cinq, et elle devinait là une raison de son empressement : ils n'avaient pas le même rapport au temps et elle l'avait très vite compris.

S'étant exclusivement consacré à sa carrière professionnelle durant des années, Olivier, obnubilé par son âge et le bilan de sa vie qu'il établissait à l'occasion, venait de comprendre à quel point il avait délaissé sa vie sentimentale. Deux fois marié, avec un fils presque aussi vieux que Virginie, fils qu'il voyait à peine, il comptait bien ne pas reproduire le schéma qui l'avait mené à également divorcer

Si ce dernier se voulait présent et attentif, il était en réalité pesant et intrusif. De plus, utilisant la jeunesse de Virginie comme prétexte, il prétendait l'aider en l'orientant vers des voies qui convenaient plus à sa propre opinion de la réussite. Les envies de bonheur simple de sa compagne étaient futiles à ses yeux.

Olivier, parmi ses mauvaises habitudes, possédait la fâcheuse tendance de prendre son propre avis en référence absolue et quiconque le contredirait ne comprenait tout simplement rien à la vie. Il savait, lui, tout ce que Virginie ignorait encore : le poids des vraies responsabilités, de l'engagement, l'importance de se construire une carrière et de s'y faire une bonne réputation. Tout comme il avait conscience de la furtivité des instants tandis que Virginie imaginait qu'elle serait toujours jeune, que tout était encore possible. Il connaissait des vérités dont elle ne pouvait pas même avoir idée, et nourrissait toute sorte de certitudes qu'il voulait lui faire admettre. Oui, les années lui avaient appris la dureté de l'existence, ses douceurs aussi, ainsi que la force de la volonté. Il était persuadé du bien fondé de ses pensées. Des

faits et une réflexion dont la jeune femme doutait encore. Il voulait lui montrer le chemin à suivre : elle s'égarait bien trop souvent à son goût.

— Peut-être pourrais-tu te montrer moins obsédé par ta conception de la vie ? Prendre en compte le fait que tout le monde ne pense pas comme toi. Que *je* ne pense pas comme toi, répondit-elle, forçant sa voix à rester douce.

— Quand on aime quelqu'un, normalement...

Virginie n'écouta pas la suite de ce discours qu'elle entendait régulièrement et dont elle connaissait chaque point par cœur. « Les gens qui s'aiment, normalement » passent tout leur temps libre ensemble, ne font pas de plan uniquement pour eux, ils communiquent, ils se déclarent leurs sentiments quotidiennement, ils sont incapables de vivre sans l'autre...

Olivier le lui rappelait assez souvent pour qu'elle ne l'oublie pas ! Néanmoins, en dépit de toutes ces paroles, la jeune femme ne cédait pas, protégeant son droit à l'originalité, le droit d'être elle-même, et avait par ailleurs plutôt tendance à se braquer dès que les intonations d'Olivier se faisaient accusatrices. Il était difficile à suivre parfois, mais en général, il était si prévisible qu'il en devenait ennuyeux.

La jeune femme eut soudainement envie de faire arrêter la voiture, de récupérer ses valises dans le coffre, d'appeler un taxi pour rentrer à Paris, et ce, peu importe le prix de la course. Elle était lassée de cet adolescent

tapi dans un corps d'homme. Virginie, qui avait naïvement cru être en de vacances, fut soudainement gagnée par une appréhension grandissante.

Ces quelques jours ne seraient pas de tout repos, songea-t-elle, et elle n'aurait nulle part où se réfugier s'il l'excédait davantage. Peut-être était-ce cela qu'il avait souhaité en l'emmenant si loin. La maintenir hors de sa zone de confort. Ainsi isolée, elle serait entièrement à sa merci, sans moyen de locomotion, avec une tonne de bagages à transporter, dépendant totalement de lui au moins pour se déplacer. Pourtant, il la savait capable d'abandonner ses effets personnels pour faire du stop en direction de la capitale : elle l'en avait menacé, l'an passé, lors d'un séjour en Bretagne...

Tout comme il n'ignorait pas une certaine fragilité chez Virginie, Olivier avait conscience du caractère bien trempé de cette dernière et des grandes crises d'indépendance qui pouvaient l'amener à faire n'importe quoi. Heureusement qu'il était là, lui, pour lui faire rectifier le tir ! À force d'arguments, il parvenait à lui faire admettre raison : sinon, pourquoi se mettait-elle à pleurer après ses réquisitoires ?

En réalité, il n'avait absolument aucune idée de la rage contenue dans ces larmes et les imputait à l'impact de ses divers discours. Aveuglé par son pouvoir de persuasion, Olivier se montrait si sûr de lui qu'aux yeux de Virginie, lors de leurs différends, il en devenait ridicule avec ses mots et sa voix usant de tonalités péremptoires.

Il s'agissait là probablement de ce qui gênait le plus Virginie chez lui : toutes ces convictions infondées sur le rôle de chacun dans une relation. Comme s'il avait possédé le mode d'emploi universel des rapports

humains. Peut-être plus jeune avait-il été moins autoritaire... Que croyait-il ? Qu'il parlait à son enfant ? C'est vrai qu'il la disputait parfois d'un drôle d'air, et elle se demandait alors s'il voyait encore la femme en elle ou simplement une cadette à qui expliquer le fonctionnement des choses, le cours de la vie.

Olivier aussi s'était déjà laissé aller à sangloter, une ou deux fois, et elle ne souvenait plus si c'est le malaise ou la culpabilité qui l'avait poussée à le consoler. Sûrement cherchait-elle toujours ce qui lui avait plu dans le comportement et la personnalité de cet homme. Pourtant, il restait tout à fait possible qu'elle se soit leurrée.

Le regard de son compagnon, fixé sur la route, restait froid, presque inexpressif mais la jeune femme le connaissait assez pour savoir qu'il ne s'agissait là que d'une façade. Qu'il était en train de bouillir à l'intérieur et de prendre sur lui pour ne pas exploser. C'était une bonne chose qu'il dût rester concentré sur les kilomètres avalés. D'ordinaire volubile, bien qu'il réussissait rapidement et en peu de mots à mettre Virginie hors d'elle, la conduite retenait une part de son attention et refrénait son éloquence.

Un silence chargé de tensions s'installa dans le véhicule, envahissant l'espace et le temps qui paraissait soudainement long. Quelques minutes auparavant, un calme similaire avait bercé Virginie de douces images ensoleillées, de sable, de chaleur et de rires. Les cheveux au vent qui s'engouffrait par la fenêtre, elle avait fermé les yeux sur cette lumineuse matinée et en avait savouré chaque seconde... Jusqu'au moment où elle avait souhaité s'enquérir du moral d'Olivier.

Sous couvert de ses sentiments, arborant la sincérité comme un drapeau blanc lui permettant tout comportement, il était tout de même mauvais. Cela transparaissait dans le ton qu'il employait et les mots qu'il choisissait, car il ne laissait jamais rien au hasard. Virginie aurait dû le laisser à sa mauvaise humeur, mais au bout d'un moment, il lui reprocherait son manque d'intérêt. Ce matin, il semblait particulièrement énervé. Elle s'était enquit de son état d'esprit par curiosité et s'en mordait à présent les doigts. Oh, et puis zut ! Il était plus que fatigant à la longue !

— Peut-être as-tu raison. Peut-être que je ne t'aime pas...

Virginie ne sut pas vraiment comment la phrase avait quitté ses pensées pour s'échapper à haute voix et parvenir aux oreilles d'Olivier. Néanmoins, elle remarqua que les mains de son compagnon, crispées sur le volant, se mirent à trembler. Une veine apparut sur son front. Il semblait s'être raidi instantanément. Son regard abandonna la route pour se poser sur la jeune femme. Froid, noir et impénétrable. Il ne s'agissait pas là du regard d'un homme blessé mais plutôt d'un être empli plein de haine.

Elle sentit une différence dans sa conduite, les paysages défilaient de manière plus floue, plus rapide, et elle prit peur. Le pied enfoncé sur l'accélérateur, les yeux fixés sur Virginie, Olivier semblait dépossédé de toute raison. Elle s'entendit lui demander, le supplier en pleurant de ralentir maintenant qu'il avait largement dépassé les limitations, mais les mots ne pénétraient plus son esprit.

Le visage d'Olivier se déforma pour arborer un sourire sadique, l'ignoble rictus d'un fou en plein délire.

— Si je ne peux pas t'avoir, alors personne ne t'aura ! lâcha-t-il d'une voix inconnue.

Puis, d'un coup de volant, il envoya la voiture s'encastrer dans un platane à plus de cent-soixante kilomètres heure.

© Melissa Perrot-Marquez - 2011